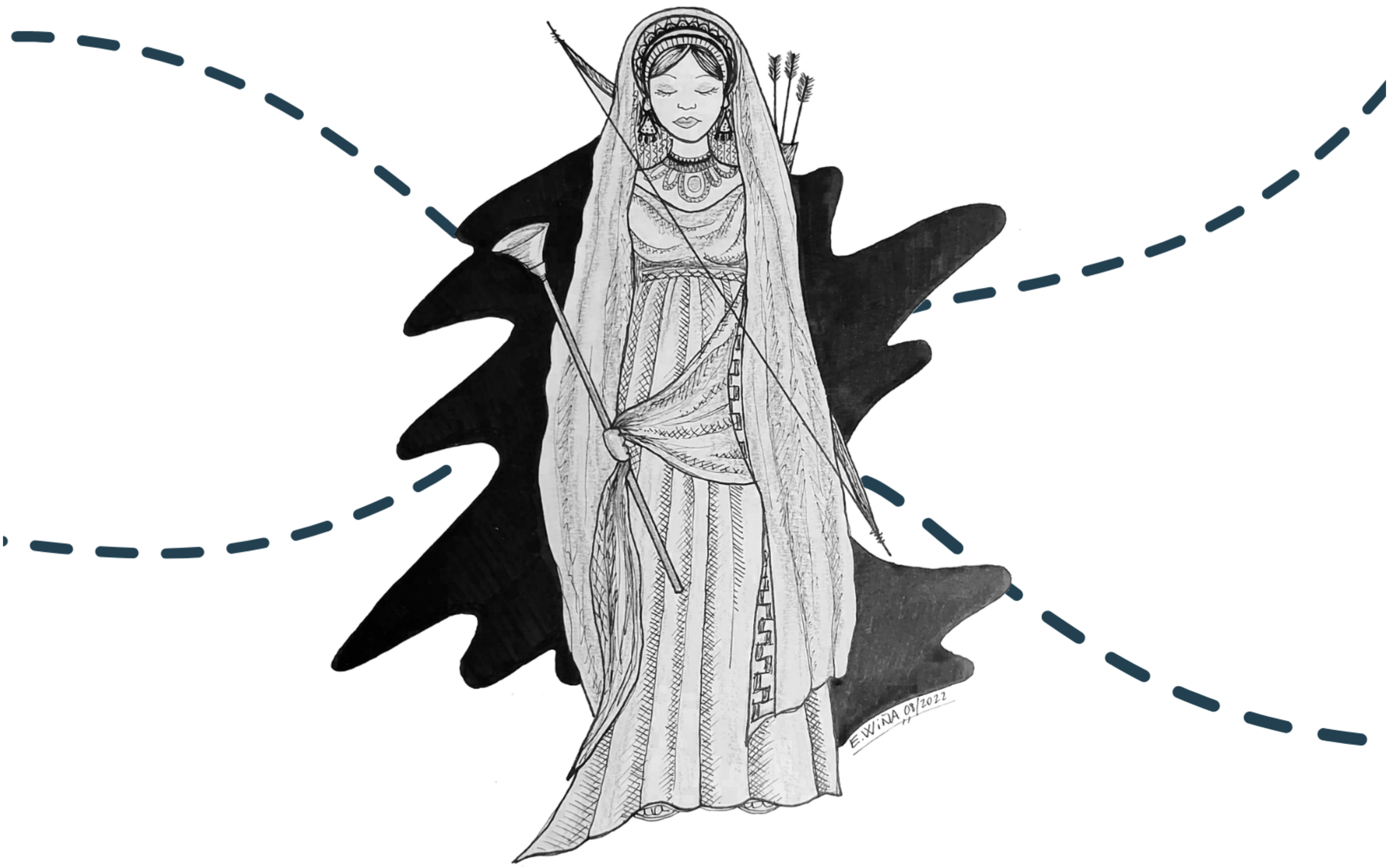
LA FEMME
À TRAVERS LES ÂGES



LIVRET DES RÉSUMÉS

lafemmeatraverslesages@gmail.com

Organisatrices :
Mallaury Guigner
Anaïs Montoto Soto

Journée d’études

La Femme à travers les Âges,

08 mars 2023

Femmes et diplomatie à Carthage durant la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C.

Hans-Romy BAMBA

EA 4424 CRISES – Université Paul Valéry Montpellier 3

Malgré l'inexistence de structures spécifiquement destinées à en assurer la direction, les activités diplomatiques de Carthage étaient nombreuses. Elles étaient conduites par plusieurs acteurs dont les premiers furent ceux de la vie politique (le Sénat, les Suffètes et l'Assemblée du peuple). En temps de guerre, les armées, dirigées par un ou plusieurs généraux, pouvaient, elles aussi, en assurer la direction. Enfin, pour les représenter auprès des États étrangers, les Carthaginois députaient souvent des délégations avec diverses missions. Mais, selon ce qui ressort des sources, tous ces acteurs étaient de la gent masculine. Ce qui, à première vue, peut laisser croire qu'à Carthage, les femmes auraient formellement été tenues à l'écart de toute activité diplomatique. Pourtant, comme dans certains États de l'Antiquité, elles ont pu y occuper une place qui, malgré les insuffisances de la documentation disponible, mérite d'être examinée. Cet examen semble d'autant plus intéressant, car aucune attention particulière n'a été portée à cette question.

Cette communication vise à examiner le rôle qu'elles ont pu jouer dans les activités diplomatiques s'inscrivant dans la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C. Pour ce faire, on s'appuiera sur les différents fragments de la littérature gréco-latine qui, d'une manière ou d'une autre, les rattachent à une quelconque activité diplomatique.

Les représentations féminines au Néolithique final dans le sud de la France : comment les interpréter ? Entre discours, statuts et régimes de genre.

Juliette BANABERA

UMR 5140 ASM-SPP – Université Paul Valéry Montpellier 3

Les statue-menhirs féminines représentent environ 21% de la totalité des statue-menhirs rouergates et haut-languedociennes dans les départements de l'Hérault, de l'Aveyron et du Tarn (Maillé 2010). De la découverte de ces statue-menhirs jusqu'à leur identification à un genre défini, la recherche archéologique a généré des interprétations et la mise en place d'une sphère symbolique « féminine » pour tenter de comprendre le statut de ces personnages représentés et dans quels contextes ceux-ci ont été créés. Aussi, quelles sont les interprétations autour de ces représentations ? Comment se construisent-elles ? Quels types de discours engendrent-elles au sein de la discipline archéologique ? Si ces représentations peuvent indiquer des « faits » sur le fonctionnement des sociétés qui les ont façonnées, vers quelles approches se tourner pour tenter de saisir les dynamiques culturelles et sociales qui se cachent derrière ces représentations ? Ces statue-menhirs du sud de la France sont ainsi le point de départ pour déconstruire nos impensées et les faits « supposés résolus » apportés par la littérature archéologique et questionner les problématiques actuelles de l'archéologie par le prisme du genre, concernant ces représentations.

Œil de Rê et Śakti
Le pouvoir divin au féminin de l'Égypte à l'Inde ancienne

Romain FERRERES

UMR 5140 ASM-ENiM / LabEx Archimède – Université Paul Valéry Montpellier 3

Hathor, Sekhmet, Tefnout, Bastet, Lointaine et bien d'autres déesses sont par bien des aspects des émanations de l'entité appelée Œil de Rê, qui n'est autre que la fille de Rê, dieu soleil souverain de l'univers. Cette déesse aux multiples facettes joue plusieurs rôles dans la mythologie : chargée de détruire l'humanité, elle n'en reste pas moins la personnification du concept de maât, l'ordre cosmique. Selon le besoin, elle représente ainsi la puissance destructrice du soleil, sous la forme d'une lionne assoiffée de sang, mais aussi de la vache apaisée et nourricière.

Sarasvatī, Lakṣmī, Pārvatī, Durgā, Kālī et bien d'autres déesses sont présentées comme les épouses, parfois les sœurs ou les filles, de différentes divinités masculines comme Brahmā, Viṣṇu ou encore Śiva. Elles personnifient le concept de śakti, principe féminin qui représente le pouvoir de la divinité associée ainsi que sa source. Souvent principe positif, car associé à des divinités bienfaitrices, elles peuvent néanmoins présenter un aspect destructeur, guerrier ou mortifère, notamment sous les traits de Durgā ou de Kālī, la déesse de la mort.

Enfant ou épouse d'un dieu, en Égypte comme en Inde, on constate que si l'aspect actif du principe divin est matérialisé à travers un dieu masculin et souvent présenté comme tout puissant, il n'en demeure pas moins qu'il a besoin d'une contrepartie féminine qui, bien que passive, reste la véritable émanation de son pouvoir, sans lequel sa prétention à la domination du cosmos serait nulle.

Paroles de femmes dans l'Égypte antique

Marc GABOLDE

UMR 5140 ASM-ENiM – Université Paul Valéry Montpellier 3

La parole des femmes de l'ancienne Égypte est rare et d'autant plus précieuse.

Parmi les quelques discours conservés, ce qui frappe c'est la distance entre cette parole et celle des hommes. L'impression qui domine est que donner la parole aux femmes permet de dire l'indicible de la part des hommes et de sortir des normes. En cela, la parole des Égyptiennes anciennes est profondément subversive.

La tombe de Maïa Bub. I. 20 : la sépulture d'une nourrice royale du Nouvel Empire

Lisa GAYET

UMR 5140 ASM-ENiM – Université Paul Valéry Montpellier 3

Dans la société égyptienne la place de la femme peut paraître surprenante de « modernité » si on la compare à celle qu'elle occupa dans une majorité de sociétés contemporaines et postérieures. Toutefois, comme toute société, l'Égypte possède ses coutumes et ses traditions. Bien que la femme égyptienne ait des droits et des privilèges, il est extrêmement rare de la voir posséder sa propre tombe si elle ne fait pas partie de la royauté. C'est ce qui a pourtant été le cas pour la dame Maïa, « mère nourricière » du jeune roi Toutankhamon à la XVIII^{e} dynastie. Sa tombe est la Bub. I. 20, découverte dans la nécropole de Saqqara en 1996, par A. Zivie. Cette femme, dont l'importance fut considérable à son époque, eut le privilège de se voir construire son propre tombeau. Bien qu'elle ne fût pas la seule à avoir une position sociale élevée et à posséder le titre de « mère nourricière », elle fût la seule dame du Nouvel Empire à avoir un tombeau qui lui est propre, c'est-à-dire, non partagé. On connaît d'autres nourrices royales du Nouvel Empire de statut particulièrement élevé comme Tiy, qui était la nourrice de la reine Néfertiti et l'épouse d'Aï, le successeur de Toutankhamon ; ou encore Amenemopet, la nourrice d'Amenhotep II représentée dans la tombe de Qenamon (TT 93), dont elle était la mère. Pourtant, aucune de ces femmes ne possède son propre tombeau, contrairement à Maïa.

La communication suivante proposera alors une étude de la tombe de Maïa, et tentera par la suite d'exposer les différentes raisons pour lesquelles elle se vit attribuer sa propre sépulture.

Activités rituelles et présence féminine en Ibérie : le cas d'El Amarejo (Bonete, Albacete).

Angélique GUIGNER

UMR 5140 ASM-TESAM – Université Paul Valéry Montpellier 3

La compréhension des phénomènes religieux est appréhendée depuis ces dernières années à travers diverses manifestations rituelles et cultuelles dont les sanctuaires mais également des structures exceptionnelles. Associée à ces études sur la religiosité des populations ibériques, les récents travaux témoignent du rôle considérable de la sphère féminine au sein de la ritualité ibérique, longtemps mise de côté par l'historiographie.

A travers le dépôt votif d'El Amarejo (Bonete, Albacete), il sera possible d'examiner la présence féminine dans le cadre de pratiques religieuses, avec des offrandes remarquables attachées aux soins personnels de la sphère privée (peigne, aiguilles, épingles, bijoux) et au monde maternel (tire-laits) Ces objets déposés ou jetés lors de cérémonies à caractère communautaire et probablement public suggèrent un rite collectif réalisé entre les IV^{e} s. et III^{e} /II^{e} ss. av. n.-è. Si les offrandes retrouvées à l'intérieur de ce dépôt semblent suggérer que les dédicants soient des femmes, l'identité de la divinité honorée reste inconnue. L'absence de textes et de représentations iconographiques ne permet qu'une approche réduite du caractère de la divinité sans doute féminine relative à la nature et à l'agriculture mais aussi en lien avec l'artisanat. Cette présentation sera aussi l'occasion de s'interroger sur le rôle joué par les femmes dans la société ibérique (rites de passage…).

À propos du cycle vital féminin dans l'Égypte ancienne : Remèdes adressés aux femmes dans le papyrus Ebers

Clara MARTÍNEZ-MORENO

Universitat Autònoma de Barcelona

Les papyri médicaux-magiques sont l'une des nombreuses sources permettant d'étudier les aspects de la pratique de la médecine en Égypte. Bien qu'ils aient traditionnellement été étudiés d'un point de vue purement scientifique, en les abordant sous des angles sociologiques et anthropologiques, nous pouvons aussi saisir leur rôle et leur utilisation pour la société égyptienne.

Effectivement, en rassemblant les éléments linguistiques, mythologiques et les références aux réalités corporelles et matérielles de chacun des sexes, ces sources permettent de comprendre les conditions de vie des membres de la société égyptienne, ou du moins la manière dont ces éléments étaient perçus par ceux qui produisaient les textes.

Le pourcentage élevé de remèdes consacrés à ce que l'on appelle la santé des femmes fournit aussi un excellent cadre pour étudier les réalités et les cycles de vie des femmes égyptiennes, qui ont été réduits au silence dans tant d'autres contextes.

Le papyrus Ebers (Leipzig), étant le corpus médico-magique le mieux conservé, est une source essentielle pour se consacrer à des études suivant cette proposition originale. Cette perspective méthodologique essayera de retracer la construction et la perception de la corporalité et de l'identité féminine, à partir des types de remèdes dans lesquels les femmes égyptiennes ont joué un rôle de premier plan - principalement, mais pas seulement, en tant que patientes - et du type d'informations qu'elles nous offrent sur leurs processus vitaux.

La femme : allégorie de l'âme, en tant que polarité spirituelle, dans la gnose valentinienne

Franck SÉJALON

EA 4424 CRISES – Université Paul Valéry Montpellier 3

Dans les premiers temps de l'impulsion christique, de nombreux courants spirituels se développent, portant des influences juives, grecques, égyptiennes ou hermétiques. La mouvance valentinienne est l'un d'entre eux, et s'inscrit dans le gnosticisme. Sa conception du monde et de l'humain participe largement à éclairer ce que fut le proto-christianisme. Ici, l'homme et la femme sont parfaitement égaux, et aucune hiérarchie spirituelle ne préside à leurs relations. Ils sont placés à la même distance de l'étincelle spirituelle qui est en chacun d'eux. Ainsi ils ont la même liberté d'accomplir leur sotériologie et d'accéder aux fonctions sacerdotales.

Plusieurs textes évoquent les rôles et attributs du « mâle » et de la « femelle » et leurs interactions. Mais que veulent exprimer ces passages ?

Il sera question de montrer que la femme est évoquée comme une allégorie de l'âme. Il ne s'agit pas d'humain mais de principe, de polarité spirituelle, à mettre en perspective avec la triple constitution valentinienne de l'être : pneumatique - psychique - hylique ou aussi esprit - âme - corps. La nature des semences, la chambre nuptiale, la prostitution, Adam et Ève et d'autres concepts prennent alors un sens tout différent de ce que nous avons l'habitude de concevoir, ce qui impacte de ce fait la perception même du christianisme.

Les noms de la reine Mérytrê-Hatchepsout. Réminiscences de deux reines-pharaon ?

Frédéric SERVAJEAN

UMR 5140 ASM-ENiM – Université Paul Valéry Montpellier 3

La filiation se définit comme « le rapport de parenté unissant un être humain à ses ascendants ». Le terme peut avoir une acception plus large désignant le lien unissant « l'ensemble des générations d'une même famille » ou, sur un autre plan, les liens issus de rapports de « dépendance spirituelle d'un élève vis-à-vis de son maître ». La filiation peut également désigner l'« enchaînement logique des choses issues les unes des autres ». Toutes ces définitions classent les filiations dans trois groupes différents : les filiations au sens propre, les filiations déterminées par un rapport de dépendance spirituel et, au sens figuré, comme rattachant des choses issues les unes des autres. Mais où classer, dans cette constellation de définitions, les filiations construites et revendiquées ? La filiation dans son acception la plus courante a régulièrement fait l'objet d'études en égyptologie, il en va de même pour la notion plus large de « filiation construite et revendiquée », que l'on peut percevoir, par exemple, dans certains protocoles royaux qui reprennent des éléments de titulatures plus anciennes appartenant à des monarques auxquels le roi régnant veut se référer. Mais les choses sont plus complexes pour les femmes. On traitera ici du cas des reines Hatchepsout-Méritrê, Hatchepsout et Néférousobek.

La femme dans la documentation : son apparition à travers les archives familiales de la Casa Martí de les Bons

Sara Ubach Balagué

Universidad de Lleida

Une des plus anciennes maisons de la paroisse d'Encamp, en Andorre, est la Casa Martí de les Bons, qui existe dès le début du XIII^{e} siècle. Cette famille est importante parce que les différents membres qui la forment, ainsi que leur descendance, ont occupé des places importantes au sein de leur communauté, comme le Sayon, entre autres. Malgré leur influence dans la société et dans la documentation, la mention des femmes de la famille reste rare.

Dans les actes notariés et les documents d'achat et de vente de la famille Martí, on trouve rarement mention des femmes. Et lorsqu'elles apparaissent, c'est pour les nommer par rapport à leur mari, père, frère ou fils.

En analysant la documentation familiale de cette maison entre les XII^{e} et XV^{e} siècles, on peut observer qu'en de rares occasions, la femme accomplit un acte toute seule, et si elle le fait, généralement elle le fait accompagnée d'un membre masculin de sa famille.

Est-ce une tendance générale dans les familles de la paroisse ? Nous pourrions le confirmer, mais quelques exceptions semblent se dégager.